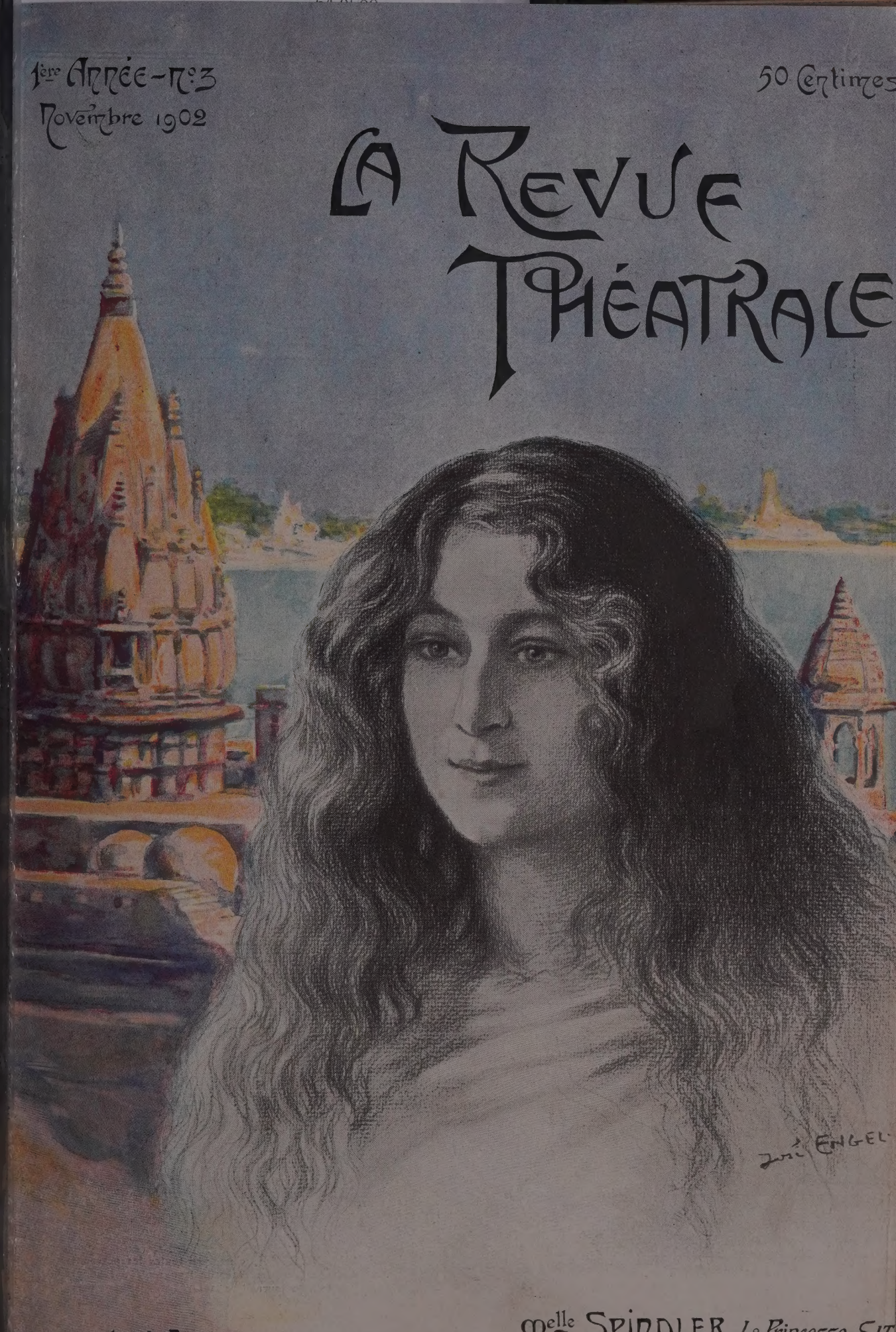
1ère Année - N°3
Novembre 1902

50 Centimes

La Revue Théâtrale



Dessin de José Engel

Mlle Spindler *La Princesse Sit*
Capitaine Corcoran

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE

TEXTE

Bavardages de théâtre	Paul Gavault
Chronique de quinzaine	Edouard Gauthier
Ent'ractes	George Vanor
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. Norma
Le Billet de Faveur	Paul Gavault
Les Répétitions de "Corcoran"	E. G.
La mise en scène de "Corcoran"	Théod. Massiac
"Miss Bouton d'Or"	G.-C. Félizet
En Passant	J. Duchange
La Mode au Théâtre	Vtes de Réville

DESSINS

Couverture Mlle Spindler	José Engel
M. Fontanes et Mme S. Desprès	A. Douhin
"Les Dupont"	Pikoff
Les Reptiles au Théâtre	d'Aboncourt
Illustrations de "Corcoran"	A. Douhin et José Engel
"Miss Bouton d'Or"	A. Douhin

Photographies Cautin et Berger

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. Cautin et Berger
N° 2. M. Paul Mounet, phot. Cautin et Berger
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José Engel

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V. RIGAUD, 1. faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

Verreries Artistiques

VASES — BUIRES — COUPES

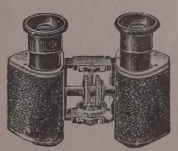
SALVIATI

DE VENISE

16, Avenue de l'Opéra — Paris

Lustres à Bougies
Gaz — Electricité

Glaces en verre
et Mosaïques



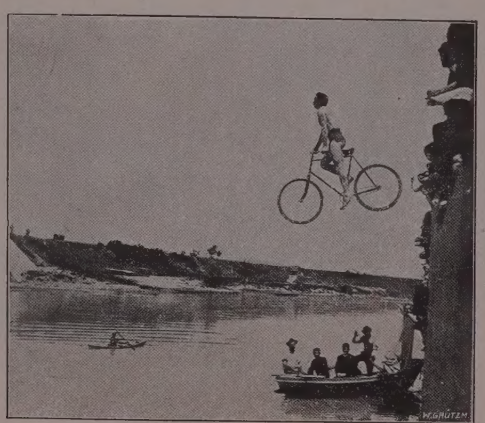
C.-P. GOERZ

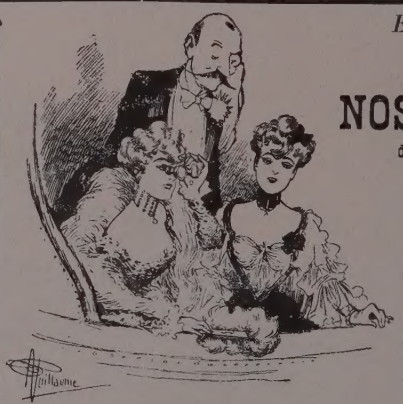
Berlin-Friedenau

Optique, Jumelles, Photographie

NOTICES FRANCO SUR DEMANDE

22, rue de l'Entrepôt — PARIS





En vente chez tous les libraires

NOS ARTISTES

des Théâtres et des Concerts

par J. MARTIN

400 portraits et biographies

Préface d'Alfred CAPUS

Ce volume est en vente à la REVUE THÉATRALE 60, rue de La Rochefoucauld, Prix : 3 fr. 50.

UNE VÉRITÉ, c'est que toutes les personnes soucieuses de leur *beauté* et de leur *santé* ont adopté pour leur toilette journalière la **Crème Simon**, parce qu'elles en ont vu les merveilleux effets sur des épidermes ravagés par le froid.

1re Année. — N° 3. Novembre 1902. — I.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :		Rédaction et Administration	Le Numéro
Un an : Paris	12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France 50 cent.
— Départements	15 »	Téléphone : 271-94	Etranger 65 »
— Étranger	17 »		

BAVARDAGES DE THÉATRE

On entend fréquemment des gens avisés, qui échangent sur le mouvement dramatique contemporain des propos définitifs, déclarer que tel théâtre est très bon, que tel autre est difficile, que tel enfin ne vaudra jamais rien.

Il faut sourire à ces propos qui sont niaiseries d'ignorants. Il n'y a pas de mauvais théâtre, telle est la vérité.

Et si je réédite ici cette formule déjà ancienne, c'est que l'instant est bon pour en démontrer l'absolue justesse.

Par un hasard où l'ironie a sa part, le public assure la fortune, en ce moment précis, des théâtres même qui semblaient voués à une ruine certaine.

Antoine triomphe aux Menus-Plaisirs (souvenez-vous ! les Menus-Plaisirs...) Deval et Richmond, qui attellent à deux, aux Folies-Dramatiques et à l'Athénée, voient s'emplir, sans discontinuer, ces deux salles naguère désertes. Enfin Guitry dans cette ridicule « Renaissance », construite par un architecte fou, ce théâtre grotesque où l'orchestre est au troisième étage, Guitry flanqué de Capus refuse en souriant cinq cents personnes par soirée.

Il ne faut donc pas dire que la Gaîté, par exemple, soit un mauvais théâtre, parce qu'il lui arrivera de marcher en dépit du bon sens.

Encore une fois, il n'y a pas de mauvais théâtre : il y a de mauvais directeurs, de mauvaises troupes et de mauvaises pièces.

Paul GAVAULT.

Chronique de Quinzaine

Débuts de Mlles Féart et Demougeot dans Don Juan, *18 octob.* — THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU, Les Apaches de Paris, *drame en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Privat-Lordon et Delille, 18 octobre.* — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, *première représentation des* Dupont, *vaudeville en 3 actes, de M. Paul Gavault, 19 octobre.* — *Reprise au* THÉATRE DU VAUDEVILLE, *de la* Course du Flambeau, *24 oct.* — THÉATRE-ANTOINE, *l'*Enquête, *pièce en 2 actes, de M. George Henriot; l'*Aventure, *comédie en 2 actes, de M. Max Maurey;* La Reprise, *comédie en 2 actes, de M. Maurice Vaucaire, 24 octobre.* — THÉATRE DE LA RENAISSANCE, *la* Châtelaine, *comédie en 4 actes, de M. Alfred Capus. 25 octobre.* — THÉATRE DE L'AMBIGU, Amant de cœur, *pièce en 5 actes de MM. Fontanes et Decori, 29 octobre.* — *Reprise de la* Bascule. — THÉATRE DU CHATELET, *les* Aventures du Capitaine Corcoran, *pièce à grand spectacle en 4 actes et 24 tableaux, 30 octobre.* — THÉATRE DE LA GAITÉ, *reprise des* Saltimbanques, *30 octobre.* — *Début à l'*OPÉRA-COMIQUE, *de M. Rigaux, dans* Pelléas et Mélisande, *30 octobre.*

L'Opéra, parfois, se paie le luxe, tout comme le théâtre Cluny, de distribuer en double les rôles de ses ouvrages. Ainsi a-t-il fait pour *Don Juan*, sans doute dans l'espoir de convaincre l'opinion du vrai succès de l'œuvre de Castil Blaze, Auber et Saint-Léon, œuvre jadis traitée, par un certain Mozart — à l'encontre de ces distingués messieurs, — dans une manière qu'il est impossible de reproduire de nos jours. Essayer dans *Don Juan* deux débutantes de petite qualité, c'était presque vouloir les sacrifier *coram populo*. Pourtant, Mlle Féart a fait bonne contenance : sa voix a semblé agréable et sa bonne volonté évidente, mais son jeu de scène — ce n'est pas sa faute — a ajouté quelque honte à la renommée du Conservatoire. — Mlle Féart aurait certainement été mieux en cette dame Marthe, qu'autrefois, chez M. Dubois, elle suspendait agréablement aux longs bras de M. Baër-Méphisto. Pour ce qui est de Mlle Demougeot, l'autre débutante, sa santé semble excellente.

Bergmann, Apache chic; Manda, Apache vulgaire; colonel retraité; marquise; fille naturelle. Lutte entre bandits à propos de cette fille naturelle; massacre de l'Apache chic et du marquis; enlèvement de l'enfant par Manda; intervention du colonel, assisté d'un maigre et malin journaliste, qui piste le bandit — comme c'est nouveau — à travers les bouges de Paris et de Londres. Rattrapage, sauvetage, mariage. A minuit et quart, les spectateurs de ces horreurs, au théâtre du Château-d'Eau, qui demeurent au delà des berges du canal Saint-Martin, se demandent s'il ne serait pas prudent de coucher dans quelque hôtel du voisinage, par crainte de voir continuer dehors, avec eux comme victimes, les forfaits des *Apaches de Paris*.

Les amusantes gens que les Dupont, du Palais-Royal! Combien leurs aventures folles prêtent au rire naturel et continuel! Il est impossible de trouver mieux que la combinaison établie pour les jeter et les confondre dans les péripéties les plus gaies. Les situations de cette farce accusent des types extraordinaires qui compliquent leur joie, et la joie des situations augmente encore la cocasserie desdits fantoches; les choses autant que les personnages et les personnages autant que les choses constituent, ici, des éléments d'hilarité.

Le vieux M. Lopin-Chevrette est bien joliment trompé; c'est en vain que les événements précisent ses soupçons; plus sa gentille petite femme et son adroit amant sont serrés par le danger, mieux ils trouvent à fourrer dans les jambes du bonhomme, des Dupont de circonstance, qui sont autant de prétextes à justification. Et ces Dupont de hasard sont d'une drôlerie..... tantôt ils se trouvent représentés par une cocotte reconnaissante et un ami substitut, et tantôt par un vieux farceur détenteur d'un filleul à déniaiser; dans un cas particulièrement pressant, des cabots en balade se chargent de leur figuration; ces derniers sont épiques. On n'analyse point le Rire; contentons-nous de vanter les Dupont comme une des meilleures manifestations émanées de son influence salutaire.

Le sort du Vaudeville semble ne devoir pas être très brillant; la *Maîtresse*, d'Henry Bauer, pièce neuve, n'a tenu que quelques soirs, et voici le déroulement des reprises — non des surprises — réservé par un insuffisant programme à l'abonnement. On vient de donner quelques représentations de la *Course au Flambeau* et de *Sapho*, si touchante; puis ce sera *Madame Sans-Gêne*, ce succès devenu vulgaire sous son harnais d'or connu, et toutes les pièces de Mme Réjane. Cette reconstitution peut être une victoire à la Pyrrhus; elle est considérée par beaucoup comme un aveu d'impuissance à toute nouveauté, et aussi comme une manifestation du vouloir sans cesse plus dur de Mme Réjane à primer tout le monde dans sa Maison.

Le premier spectacle nouveau d'Antoine se trouve composé selon son genre, qui est souvent d'associer dans une même représentation deux ou trois pièces d'expression tout à fait différentes. La *Reprise*, de M. Maurice Vaucaire est l'étal fait un peu extra-théâtre des sensations, des impressions, des affres d'une femme sensible et abandonnée, qui prétend récupérer son amant infidèle et y parvient en effet; ces sentiments douloureux sont traduits par Mlle Dauphin, que l'on s'étonne de rencontrer chez Antoine après ses courses multipliées à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, au Châtelet, au Gymnase, au Vaudeville et à l'Odéon.....

L'*Enquête*, deux actes d'un auteur encore neuf au théâtre, M. Georges Henriot — pseudonyme qui dissimule la personnalité d'un médecin réputé — a produit grande impression. C'est d'une erreur judi-

Cl. Cautin et Berger.

Mlles Demougeot et Féart

utin et Berger

Mlle Lucienne Dauphin

aire dont il s'agit, mais une erreur inventée beaucoup plus originale que la cause de la *Robe rouge* — motif de drame brutal, — avec laquelle certains mal informés ont tenté de la comparer. Ici, le juge qui se trompe est moins aveuglement sot, sa cruauté a une excuse : il est malade ; même, c'est probablement la maladie de ses nerfs, qu'il ignore, qui l'a fait tuer, lui... On ne peut se figurer combien la révélation, d'ailleurs fort bien dite, de cette particularité est émotionnante et poignante.

L'*Aventure*, de M. Max Maurey est bien bonne. Son gros effet provient aussi d'une duperie, mais d'une duperie cocasse au possible. Figurez-vous un garçon devenu l'amant d'une femme de passage, engrossant sa maîtresse, et le cœur tenaillé par sa conscience, décidé à vouloir réparer par le mariage cet acte fâcheux, s'acharnant à l'accomplissement de son projet jusqu'à poursuivre la dame dans son escalier, chez elle, et débouchant, à ses côtés, devant... une mère que sa démarche estomaque, devant un mari que tant d'audace abasourdit. Imaginez alors l'ingénieuse virevolte du garçon affectant soudain des mines de fou, pour sauver les apparences, et vous ne pourrez vous empêcher de rire. Cette *Aventure* est impayable.

≈ L'inauguration du théâtre Guitry a été un événement, mais la *Châtelaine*, si impatiemment attendue de M. Capus, s'est trouvée passablement discutée ; même on a profité de la tendance un peu exagérée de la pièce à développer les idées presque exclusivement optimistes de l'auteur, pour faire le procès de celui-ci. Au sujet de l'œuvre elle-même, il est en effet un peu fort de voir ses situations, surtout les plus difficiles, s'arranger avec des mots, même spirituels, se clore par des demi-tours, même très élégants, faits devant les plus mauvais événements. Il est peut-être assez commode à Mme de Rive, en passe de se marier au riche M. André Jossan, de surmonter les contrariétés matérielles de son existence, mais il n'est pas admissible qu'elle se laisse aussi facilement consoler avec des phrases du plus grave des ennuis qui puisse venir à une femme : le rapt de son fils, sanction judiciaire d'une séparation entre époux, qui reçoit, ici, son application à l'avantage d'un père faible et indigne. Le Sourire, expression de l'idée égoïste du fiancé, domptant aisément l'effroyable affliction de la mère, la chose n'a pas pris. Le tort de M. Capus a été bien moins d'être joliment menteur que d'avoir trouvé de piètres prétextes à ses mensonges jolis. On a généralement condamné la manière de M. Capus outrant le bonheur de toutes choses ; on a élevé cette manière à la hauteur d'une institution — l'Ecole du bonheur — et l'on s'est armé contre elle.

Aux optimistes doux qui se montraient assez portés à trouver la Châtelaine belle avec ses défauts, les pessimistes ont poussé des colles savantes. Suivant eux, c'est tâche vaine que de vouloir imposer au public du théâtre, des illusions roses pour dissimuler n'importe quelles affres de la vie. L'existence est trop pénible, à quoi bon farder sa peine ! La mélancolie se dégageant d'une pièce réaliste bien faite est plus douce à l'âme que les faussetés ouatées de charme et de gaîté de M. Capus.

Des mécontents déterminés ont été jusqu'à avancer que le théâtre consolant de M. Capus n'est que la traduction de ses impressions de vie immuablement facile. Pour ceux-ci, les gens de la *Châtelaine* sont des bourgeois, des jouisseurs trop décidés à faire la tranquillité autour d'eux. Nos poches sont pleines, le coffre n'est pas mauvais, la domesticité tient suffisamment bien la maison, qui est située dans un endroit charmant... au diable le reste ! Qu'importe le fils de la Châtelaine, la misère d'ailleurs, la peine horrible, lourde, cuisante des gueux ! Sourions, oublions, aimons-nous pour nous, allons !...

La pièce a été merveilleusement défendue par des acteurs de grande valeur. M. Guitry est parvenu à rendre intéressant l'ingénieur-fiancé si parfaitement égoïste ; M. Tarride a fait passer le mari chicanier ; M. Boisselot et Mme Rosa Bruck ont ingénieusement créé de jaloux parents de Mme de Rive. Mme Jane Hading n'a point donné un montant extraordinaire au rôle de ladite dame ; elle n'est plus discutée, l'opinion l'a classée parfaite, pourquoi aurait-elle cherché de nouveaux effets, pourquoi se serait-elle forcée, pourquoi aurait-elle modifié ses habitudes uniformes ?

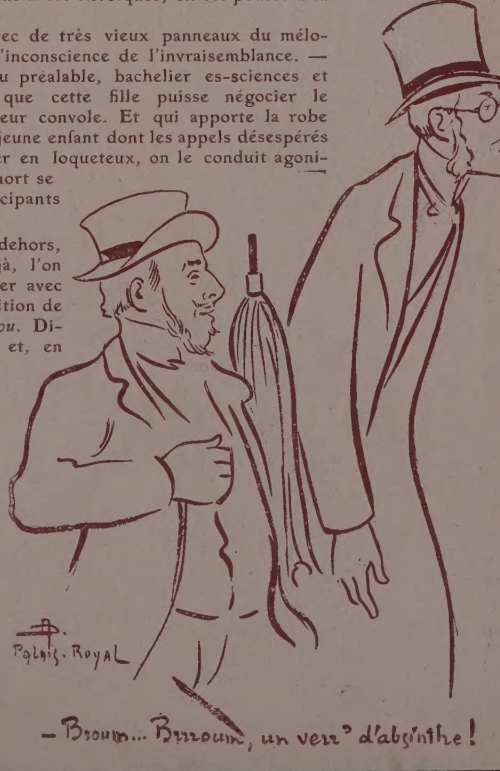
≈ Ce serait vraiment l'intérêt de l'Ambigu de se priver des offices du syndicat qui s'acharne à la surcharge de son plateau ; faute de cela, il arriverait à la réalisation de ces choses inouïes : le discrédit — chez lui — du mélo, et la migration de ses clients chez M. Silvestre.

L'*Amant de Cœur*. Jamais on ne vit au boulevard conduite aussi plate d'une arsouillerie aussi pleutre. Les voyous braves des pièces de l'Ambigu ne sont plus : on modernise excessivement ces héroïques, on les pousse à la pratique de trop sales besognes. Les galeries hautes sont écœurées.

L'*Amant de Cœur* — le bon titre ! — est trop visiblement constitué avec de très vieux panneaux du mélodrame : le public ne coupe pas dans cet assemblage. C'est trop loin pousser l'inconscience de l'invraisemblance. — Vous avez besoin d'une crapule, pour mener une action, vous la faites, au préalable, bachelier es-sciences et es-lettres. Ladite crapule étant l'amant d'une grue, est-il vraisemblable que cette fille puisse négocier le mariage de son homme avec la demoiselle d'un financier ? Pourtant le monsieur convole. Et qui apporte la robe blanche, le jour du mariage ? c'est la légitime de la crapule, accompagnée d'une jeune enfant dont les appels désespérés font craquer la délicieuse combinaison apprêtée. Pour la fin, on vêt le bachelier en loqueteux, on le conduit agoniser dans l'honnête famille ouvrière qu'il désespéra, et chaque spasme de sa mort se règle sur chacun des pardons que lui octroient la plupart des vertueux participants de la pièce réunis par le hasard. — On ne trouvera jamais plus mal.

≈ Il s'est passé au Gymnase de graves choses, qui ont déterminé, au dehors, d'autres faits assez considérables. Un heurt d'étoiles s'y est produit. Déjà, l'on savait la soudaine froideur dont s'étaient empreints les rapports de Mme Granier avec Mme Le Bargy, mais on fut néanmoins surpris quand on connut une indisposition de cette dernière, assez sérieuse pour empêcher les dernières répétitions de *Joujou*. Directeur et auteur s'émurent, discutèrent à propos d'une résolution à prendre et, en définitive, s'accordèrent au choix d'une autre Blanche pour l'œuvre en train. Mme Desprès, pressentie quant au rôle, accepta, et d'emblée lâcha *Phèdre* et la Comédie. Juste en ce moment, Mme Le Bargy déclara se trouver mieux, mais on ne voulut pas l'entendre... Comme ceci est naturel, trouvez-vous pas ? En attendant que *Joujou* soit prêt, on a ressorti *la Bascule* de M. Donnay, et tout le monde s'accorde à trouver l'œuvre bien meilleure que lors des représentations premières. M. Huguenet applique son grand talent, à peine soutenu par la gentillesse de Mlles Rolly et Ryter, à justifier le dire de l'opinion.

Edouard GAUTHIER.



Dessin de Douhin.

ENTR'ACTES

Un commentateur académique, devant lequel on s'étonnait que les théâtres occupassent une si prodigieuse part dans les conversations publiques, répondit justement que c'est la seule matière sur laquelle on puisse discuter sans danger. En effet, la politique nous divise si violemment que de réduire à trois lettres le nom de M. Combes constitue déjà une injure phonétique, et qu'il est indécent de prononcer le nom de Reinach, orang obcène, dans un salon où sourient des dames et brodent des jeunes filles. — En finance, les sujets sont arides et parfois brûlants, et tout le monde ne peut pas discourir sur l'opportunité d'acheter du Russe après la conversion sensationnelle du Pollonais. — La littérature et l'art exigent trop d'application ; la critique littéraire est morte depuis que la « prière d'insérer » a sévi ; les chroniqueurs bibliographiques ne sauraient avoir à donner leur opinion sur un livre depuis que l'auteur du livre lui-même est chargé de rédiger cette opinion, généralement excellente ; aussi on n'assiste plus à des débats sur des œuvres littéraires et on ne participe plus à des entretiens touchant une réforme poétique ou concernant une passion écrite.

Il reste donc le théâtre ; autour des tasses de thé, devant des tables servies, dans les dîners mondains, au cours des déjeuners de cercles, au salon, en visite et à la promenade, on parle comédies et comédiens. On ne se devrait préoccuper que des pièces et des thèses qu'elles apportent, et du lyrisme qui les fleurit et de la hauteur d'idée où elles s'exaltent ; mais on s'intéresse aussi à leurs interprètes ; et, en vérité, on joue, en ce moment, telles fables dramatiques où acteurs et actrices semblent collaborer avec l'auteur ; il en est une même où les artistes pourraient presque se passer de lui.

On ne limite pas sa curiosité à regarder la vie privée des comédiens et de leurs aimables compagnes ; voilà que les gérants d'exploitations théâtrales veulent aguicher l'indiscrétion publique. Mal leur en poindra. M. Fontanes, par exemple, qui ne semble guère avoir jamais fréquenté le lycée de ce nom, ni même ceux des autres noms, prétend avoir ameuté la gent coulissière en se posant comme le promoteur de la question des répétitions générales. S'il disait vrai, il aurait gravi la première marche de notre estime, car ces solennités ne sont que soirées de débinage anticipé ; mais M. Fontanes n'a fait, en la chose, que suivre ses grands collègues et signer d'une croix, le procès-verbal de cette incartade. Quand il s'associa à M. Judic, pour l'ébahissement des théâtreux, on crut que, de cette collaboration ostendaise, sortirait une perle : il n'en fut rien. Fontanes continua à apporter, dans ses rappports avec l'honnête monde, cette distinction de courtier en reconnaissances du Mont-de-Piété qui lui avait conquis tant de suffrages quand il jouait la comédie sur les scènes de la fête du Lion de Belfort ; et, avec une niaiserie attendrissante, le jeune Judic, au servage de cette gloire des ostréiculteurs, éconduisait les plus vieux amis de la maison.

M. Fontanes.

Remarquez que les comédiens devenus directeurs affectent généralement des manières éduquées. M. Guitry est un parfait homme du monde ; M. Abel Deval est aimable, obligeant et policé ; M. Antoine s'exprime avec une distinction souriante ; il est vrai que M. Guitry est un profond artiste, que M. Deval joue à l'adoration et que M. Antoine est le plus grand acteur de ce temps ; tandis qu'un cabotin raté installé dans un fauteuil directorial rappellera beaucoup plus le langage des lavandières que le vague parler de Sainte-Opportune ; il fera la vie dure aux interprètes qui conquièrent le succès qu'il rêvait ; il jalousera le merveilleux protéisme de Gémier, la fantaisie déchaînée de Pougaud, et jusqu'à la taille de M. Zeller ; il sera l'Incommodore par excellence, et malgré notre cher Paul Gavault qui jette l'esprit par les fenêtres, il laissera supposer que la pièce actuellement jouée est adaptée d'Alfred Insolent.

Les lecteurs m'excuseront de l'humilité du sujet traité en cette quinzaine ; mais, pas plus que les mauvais procédés, on ne saurait digérer les acéphales à coquilles bivalves, sans y avoir préalablement laissé tomber quelques gouttes de citron.

≈ L'annonce de la représentation possible de *Décadence* d'Albert Guinon, œuvre où juifs et royalistes se gourment de la belle manière, m'induit à vous parler de la présence des juifs, non point dans les salles de spectacles (ils occupent toujours les meilleures places), mais sur les scènes, dans le vieux répertoire. Il n'est que temps de voir lever l'interdiction qui pèse sur cette comédie de mœurs, saine et forte et où tous les partis sont malmenés dans leurs ridicules séculaires et leur opulence mal acquise. Porel et Réjane, le directeur et l'interprète, ont renouvelé leurs instances près de cette dame qui est la Censure et de ces messieurs qui sont les Beaux-Arts.

On a souvent vu des israélites, personnages de pièces qui n'étaient pas du tout des pamphlets, depuis *Le Juif de Malte*, de Marlowe, où Barabas tue un moine et fait condamner un innocent pour ce meurtre, jusqu'à ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Le Prince d'Aurec*.

Récemment, il m'a été donné d'assister à une conférence sur *Israël au théâtre* devant un public exclusivement sémitique. J'ai noté le premier ouvrage cité par l'orateur ; il s'appelle : *La Juive de Pantin* ou la *Friture manquée*. On nous parla ensuite du *Juif Polonais* où Erckmann-Chatrian ont montré les inconvénients cauchemardants qui châtient la suppression d'un marchand hébreu ; de l'*Ami Fritz* où les mêmes auteurs présentent un rabbin qui est un excellent patriote français et qui marie deux chrétiens dans l'idée de repeupler un pays qu'il veut armer pour une revanche future.

N'oublions pas la *Femme de Claude*, *Les Rois en exil*, ni l'*Ecole des Juifs*, en attendant *Décadence*. Et évoquons, pour finir, la réponse spirituelle d'Albin Valabrègue à Alexandre Dumas. — « Je voudrais, dit l'auteur de la *Femme de Claude*, vous réexpédier tous dans la Jérusalem Messianique. — Ce serait un beau rêve, lui répartit l'autre, mais cela vous ferait bien des vides à l'orchestre ! »

George VANOR.

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Mme Suzanne Desprès.

Après les représentations de *Joujou*, le Gymnase va reprendre *l'Abbé Constantin*, cette pièce où M. Ludovic Halévy a montré un si suave ecclésiastique. Cette reprise nous remet en mémoire un mot d'une précision vraiment pittoresque, qui fut prononcé lors de la première représentation.

Quelqu'un s'étonnait que l'auteur de *Madame Cardinal* ait trouvé des relations si soudaines avec le clergé qu'il vantait dans la pièce. — Mais où donc Halévy a-t-il connu tout ce monde angélique ? — Dans la sacristie de l'Opéra, répondit une dame avisée.

≈ L'Association des Artistes dramatiques d'Allemagne a décidé, en comité unanime, que les visites des actrices aux critiques seraient supprimées sur toute l'étendue du territoire théâtral.

Ce sera une mesure toute platonique tant que l'Association Professionnelle des Critiques de théâtres n'aura pas interdit les visites de ces messieurs au domicile des actrices.

Et le décret paraîtra encore insuffisant s'il ne supprime pas toute rencontre entre les juges dramatiques et leurs jolies justiciables.

Si nous signalons cet édit draconien, c'est qu'il éclaire un côté des mœurs théâtrales en Allemagne. Nous croyions à la vertu farouche des actrices de là-bas et à l'incorruptibilité lacédémonienne des feuilletonistes ; il faut donc croire que chez nos voisins, comme chez nous, ces dames triomphent autant par le jeu de leurs charmes que par le charme de leur jeu.

≈ Madame Tournié a débuté dans *Louise*, et elle est certainement la meilleure Louise qu'on ait entendue.

Elle est aussi la plus capiteuse ; et, dès le début de la pièce, on comprend qu'avec des hanches et une gorge pareilles, elle ne rêvera pas longtemps sous l'abat-jour paternel.

Mlle Jenny Passama gifle consciencieusement sa fille, et les notes du ténor Maréchal sont aussi élevées que la butte sur laquelle il les lance, en concurrence aux fusées du décor.

≈ Il est à croire que l'incident du Gymnase, l'incident de *Joujou*, qui a laissé Mme Le Bargy si complètement désemparée, l'inattendu incident qui a dérobé Mme Desprès à *Phèdre* et à la Comédie, aura des suites qui étonneront.

N'assure-t-on point avoir vu la grâce chagrinée de Mme Le Bargy penchée dans le cabinet directorial de la Renaissance ? ne dit-on point que des relations seraient déjà nouées pour un engagement entre M. Guitry et l'intéressante débarquée du Gymnase, et que déjà se trouve retenue la pièce devant servir aux débuts de la nouvelle et charmante venue.

≈ Si les Invalides n'étaient point si loin situés, on pourrait peut-être bien proposer l'installation du Conservatoire en leurs vieux locaux devenus à peu près vides. La vieille administration de M. Dubois serait admirablement en cette vieille maison, abri légendaire de vieilles choses...

Le goût entêté du Conservatoire pour l'antique est accusé par mille faits. Ainsi, lors des derniers concours d'entrée, pour la comédie, on a vu défiler jusqu'à six « fils naturel » et quatorze Agnès. — *L'école des femmes* se trouva particulièrement favorisée ; un élève de Sylvain donna quatorze fois la réplique — dont huit de suite — dans plusieurs mêmes scènes de cette œuvre. Quand Arnolphe entrait en disant : *La promenade est belle...* Bien ! Bien ! nous savons... s'esclaffaient les juges. — Le petit chat est mort ! Le petit chat est mort ! susurraient de jeunes filles. — et le petit chat mourait sur des accents bien différents que le jury, hélas ! n'appréciait point...

≈ Une jeune actrice parisienne est revenue de Saint-Pétersbourg, parée comme une châsse, avec des colliers, des bracelets et des pendants éblouissants. Elle a rapporté aussi de nombreux et copieux titres de rente.

— Comment as-tu pu acquérir de telles sommes avec ces grands ducs et ces petits moujiks ?

— C'est bien simple, j'ai appliqué le proverbe : *Grattez le Russe, vous trouverez le gros sac.*

≈ Le Théâtre du Parc, de Bruxelles, donne, tous les jeudis, des matinées classiques précédées de conférences faites par des orateurs parisiens. MM. George Vanor, Charles Samson, Achille Segard, René Doumic, Albert Darmont, Léo Claretie ont alterné avec des causeurs belges, comme MM. Edmond Picard, Henri Maubel et Léopold Robert. Il est légitime de proclamer, que la conférence la plus éclatante a été parlée par l'éminent directeur des services parisiens de l'*Indépendance Belge*, M. Jean Bernard. Le public du Parc a applaudi avec enthousiasme cet éloquent écrivain, qui improvise avec une générosité abondante et met les sourires de l'esprit sur la sévérité de l'érudition.

G.-T. NORMA.

Les Reptiles au Théâtre

(Suite)

Pour rester dans l'esprit de la question qui nous occupe, je citerai l'exemple de Douroff, un des premiers — sinon même le premier — qui exhiba des chats dressés.

Douroff présenta naguère une troupe de chats et de rats obéissants comme des caniches, adroits comme des singes, intelligents comme des savants : ce fut une fureur. C'était alors de l'inédit, de la nouveauté, même de l'imprévu.

Depuis.....

Aujourd'hui les imitateurs foisonnent.

Or Douroff, qui n'était point sorcier, avait obtenu son surprenant résultat d'une façon bien simple, mais bien curieuse.

Il avait, pendant un certain temps, joué le rôle d'une sorte de saint Vincent de Paul des chats, recueillant les errants, les abandonnés. Il réunit ainsi plusieurs centaines de sujets dont il entreprit, avec conscience et méthode, l'éducation. Son expérience ne tardait pas à lui faire discerner, dans la masse de ses élèves, quelques types exceptionnels, seulement quelques-uns, car, il faut bien le reconnaître, le chat savant est une sorte de cas tératologique, un monstre — en donnant à ce terme son sens purement scientifique. L'espèce, en son ensemble, reste rebelle à toute culture.

Les élus de Douroff étaient alors soumis à un régime approprié, et « travaillés » comme il convenait par le dresseur qui les métamorphosait : celui-ci en adroit acrobate, celui-là en impavide canonnier, cet autre en docile monture d'un gros rat non moins docile.

Mais revenons aux serpents.

L'apprivoisement des reptiles est certainement obtenu par un procédé analogue à celui de Douroff.

Il y a quelques années, dans un cirque de Paris, une jeune mime exhibait des pythons d'une façon originale : en un sobre décor archaïque, un bref et simple scénario la montrait, dans un costume de prêtresse d'une Tyr de convention ou d'une Babylone de fantaisie, apportant à un Baal congrûment rébarbatif, l'offrande de serpents hypnotisés.

Cette jeune femme racontait volontiers qu'elle n'associait pas à ses exercices n'importe lequel des reptiles qu'elle possédait.

Il en était dont elle n'avait jamais pu rien faire, d'une férocité invincible et qu'il eût été téméraire de manier autrement qu'avec de minutieuses précautions.

D'autres, au contraire, affirmait-elle, la *reconnaissaient* à un petit claquement de langue particulier et, dressant la tête, rampaient vers elle à ce signal. Son procédé ? C'était là son affaire, elle ne le disait point et il eût été indiscret de le lui demander.

Pourtant, il paraît que la méthode imaginée par Petillon, pour ses leçons de droit, est ici utilement mise en pratique. La musique, adoucisseuse de mœurs, éveille chez le serpent des facultés compréhensives inattendues.

Cela, au surplus, est de l'empirisme : dans l'Inde, en Egypte, des bateleurs et des mendiants exercent sur des serpents privés un charme inexpliqué au moyen de quelques notes tirées d'une flûte des plus primitives.

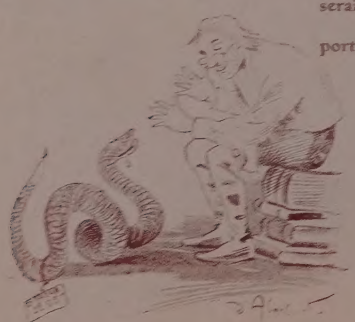
Le serpent est mélomane, un mélomane simpliste, certes, dont l'esthétique peu exigeante se satisfait avec la plus fruste mélodie, mais il est constant que sous l'influence de cette satisfaction artistique, il se montre plus disposé à recevoir et plus tard à produire les petits talents de société qu'on a eu la patience de lui inculquer.

Donc, c'est bien simple :

Pour avoir un serpent apprivoisé, vous vous procurez un lot de boas et de pythons et vous vous livrez tout d'abord à l'étude du caractère de chacun de vos sujets.

Il n'y a pas cinquante manières de procéder à cet examen, c'est avec la main qu'il faut pêcher dans le tas vos futurs élèves. Tous ceux qui vous mordent, vous crachent à la figure ou cherchent à vous broyer en leurs replis, doivent, est-il besoin de le dire, être écartés.

Ceux, au contraire, qui vous semblent aménes, doux et de quelque tenue, vous les entourez de soins assidus, y compris le régal d'un peu de musique de chambre, de petites sérénades intimes et, armé d'une de ces patiences qui résistent à toutes les épreuves, vous vous efforcez de faire pénétrer dans la mince galette de pâte molle qui sert de cervelle à vos reptiles, les connaissances variées dont vous désirez les doter. Si, au bout d'une plus ou moins longue période de ce régime, vos serpents ne disent pas « papa » et « maman », c'est bien pour ne pas copier servilement la science des phoques, mais ils se prêtent à d'autres exercices où ces amphibies seraient fort empêchés.



Ceux, au contraire, qui vous semblent aménes...

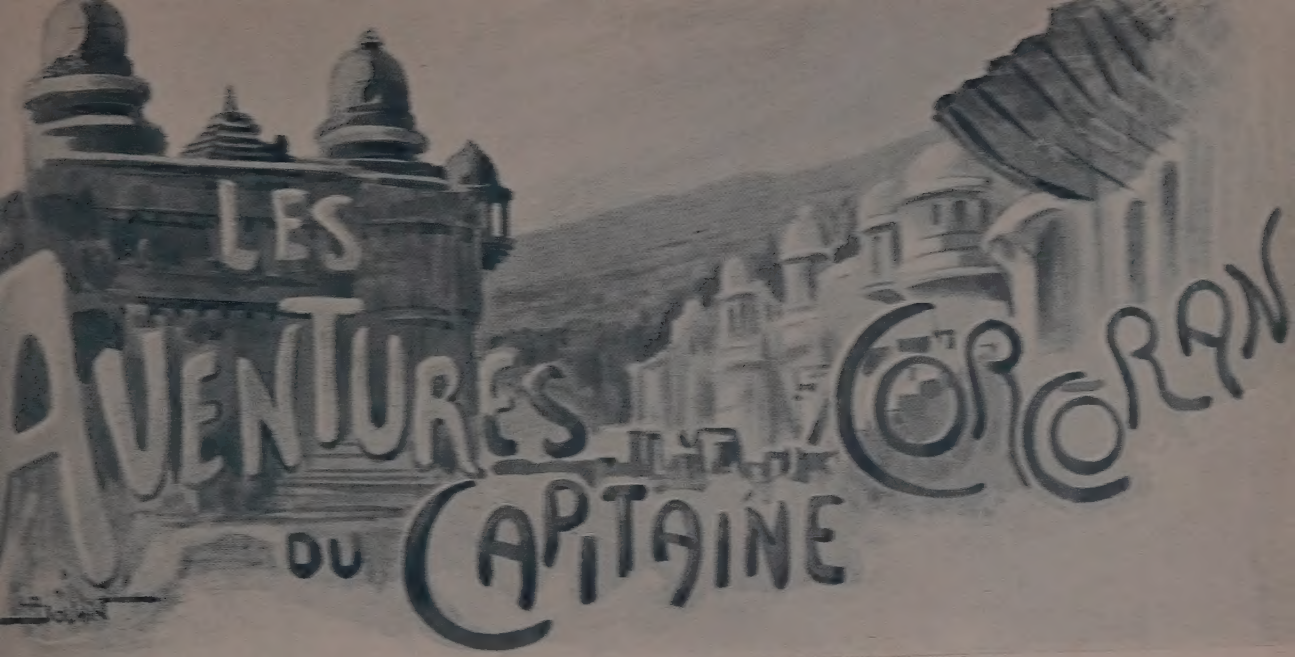
L'élevage, le dressage des reptiles est une sujétion tyrannique et, en vérité, disproportionnée avec le but poursuivi, toujours fort aléatoire.

Mais l'aléa du triomphe ou de la défaite, la difficulté vaincue, n'est-ce point cela précisément qui constitue l'intérêt, la curiosité, le mérite des neuf dixièmes des « numéros » de music-halls ou de cirques.

Et c'est à ce point de vue seul que je tiens à me placer, car, en vérité, je suis obligé de reconnaître que l'amateur qui se livrerait à l'élevage et au dressage des serpents uniquement par goût et pour son plaisir serait un cas étrange de mentalité.

Ce serait, j'en conviens, une façon bizarre de tuer le temps. Je ne sais même pas si, contrairement à la formule d'un aphorisme connu, il ne vaudrait pas mieux aller au café.

GEORGES FRAPPIER.



Le Billet de Faveur

M. Carpentier.

Les Aventures du Capitaine Corcoran seront, cet hiver, la seule grande pièce montée par Landolff. De vagues costumiers ont réussi, grâce à la modicité de leurs prix, à s'emparer des music-halls et même de quelques vrais théâtres. Que voulez-vous ? L'imprésario parisien est volontiers timide et lierdeur : plus nous allons, plus la situation devient pour lui précaire.

De sorte que je ne vois guère à Paris que Fontaines et Judic pour risquer un « coup », comme *Les Aventures de Corcoran*, dont les dépenses se sont élevées — sans aucun bluff — à près de trois cent cinquante mille francs.

Un effort aussi énorme, et qui vaut largement par sa qualité tous ceux qui furent tentés au Châtelet, impressionne tout de même le public, qui consent pendant quelques semaines à payer sa place au Châtelet.

Mais que c'est donc pénible, mon Dieu, de payer sa place au théâtre !

Le billet de faveur est la cause vraie de nos malheurs actuels. Je l'ai dit et proclamé quand est survenue cette brusque levée de boucliers contre les répétitions générales : nous avons fait fausse route. Certes, la question était intéressante et des abus criants étaient — que dis-je ? — sont à réformer, mais la question n'a pas un grand intérêt. L'influence de la presse est bien moindre que l'on ne croit, j'incline même à penser qu'elle est à peu près nulle sur la recette.

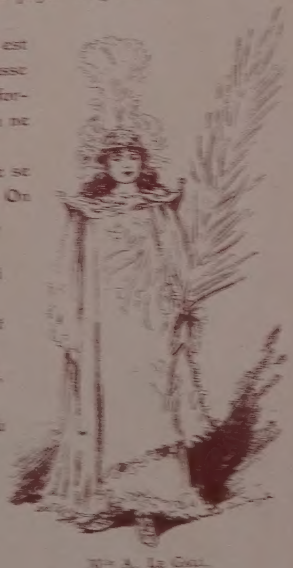
Ce qui est vital pour le théâtre, c'est le maintien de sa clientèle payante. Or cette clientèle se clairsème de jour en jour. Il devient presque ridicule à Paris de passer au bureau de location. On trouve toujours dans ses relations un tiers qui connaît un directeur, un auteur, ou un journaliste, — et on entre à l'œil.

Or, le billet de faveur a ceci de particulier qu'il dégoûte à jamais du billet payant celui qui l'a une fois possédé.

MAXIME. — *Chaque fois que vous accorderez un Billet de faveur à un spectateur qui n'en avait pas encore usé, vous le retrancherez à tout jamais de la masse payante.*

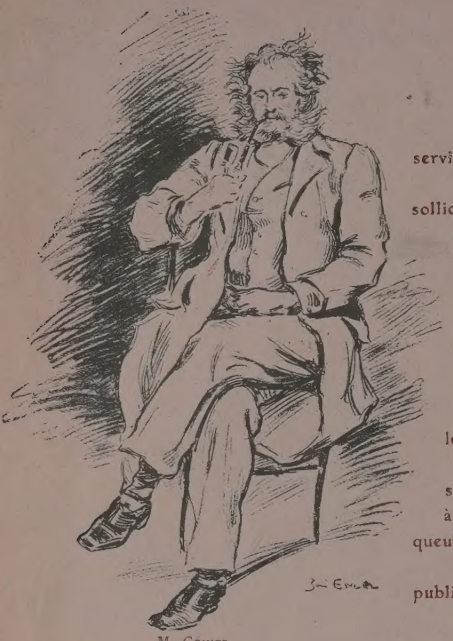
C'est ce qui explique qu'à Paris, sur les trois cent mille personnes qui vont au théâtre, cent cinquante mille au moins n'y dépensent pas un franc.

Il faut avoir passé sa soirée comme je l'ai fait, au contrôle d'un théâtre (je parle des soirs où l'on fait de l'argent), pour se rendre compte qu'à l'heure actuelle, sans les étrangers, les théâtres fermeraient leurs portes. Toutes les belles places, loges, balcons, avant-scènes, sont occupées par des Russes, des Espagnols, des Allemands ou des Anglais.



Mlle A. La Gall.
Portrait de jeune.

Dessins de JOSÉ ENGEL.



M. Gémier.
Dr Russkaërt.

Le jour où le billet de faveur atteindra la clientèle étrangère (pourquoi pas ? avec un service d'interprètes bien organisé...) ce jour-là le théâtre aura tout à fait cessé de vivre.

Mon bottier, mon coiffeur, mon libraire, mon tapissier, tous mes fournisseurs enfin sollicitent impérieusement de moi des places pour aller applaudir mes pièces (et encore, quand je dis *applaudir*...) et je voudrais savoir la tête effarée qu'ils prendraient si je leur demandais une paire de souliers, un schampooing, les œuvres de Balzac et une bibliothèque Empire à titre gracieux.

Je n'ose pas espérer que jamais directeurs et auteurs comprennent l'intérêt énorme qu'ils ont à supprimer violemment ce billet de faveur maudit. Je sais qu'on viendra encore me raconter que le billet de faveur est nécessaire pour meubler les salles quand la recette baisse un peu, les bonder quand les pièces partent lentement.

C'est peut-être exact dans l'état actuel des choses, mais si, pendant six mois, nous avions le courage de laisser nos salles à moitié vides, je vous garantis que nous sortirions vainqueurs de cette lutte avec le public.

Car il ne faut pas dire, mon cher Fontanes, que le public parisien n'aime plus le théâtre.

Il n'aime plus à payer au théâtre, c'est bien différent.

Paul GAVAULT.

M. Jean Périer.
Tapon Vernouillet.

L'Affiche

Si vous tenez à être « tuyautés » à propos de l'inattendue réunion, dans les *Aventures du capitaine Cocoran*, d'artistes de la valeur de MM. Gémier et Périer, sachez que M. Gémier est venu au Châtelet réclamé par la camaraderie qui l'unit à M. Fontanes. Quant à M. Périer, dévoyé, écœuré à la suite de la petite vengeance qui provoqua sa sortie de l'Opéra-Comique, il fut cueilli par M. Berr qui, avant de parler de lui à la Comédie Française, tint à assurret *Corcoran* de son distingué concours.

Pour ce qui est de Mlle Spindler (princesse Sita) encore peu connue — elle est si jeune! — voici : son papa est commerçant et comprend assez mal l'utilité de l'art du théâtre et de ses accessoires. Pourtant, en dehors de sa fille, princesse au Châtelet, M. Spindler a un fils qui joue du violon, et une autre fille qui est pianiste. Mme Spindler, elle-même, avant de prendre goût au théâtre, étudia le piano avec M. Couras. Quand elle se décida à jouer la comédie, elle suivit, au Conservatoire, les cours de Worms et de M. Berr ; c'est ce dernier qui la présenta à M. Fontanes pour le rôle de la fille d'Holkar — auquel, soit dit en passant, se prête merveilleusement son visage oriental et sa jolie allure d'une Wanda de Boncza qui serait très jeune. — Mlle Spindler a déjà fait beaucoup de théâtre : elle a été, à la Porte-Saint-Martin, une Eunice que l'on remarqua même après celle, si délicieuse, créée par Mlle Miéris : elle a joué dans le *Bourgeois gentilhomme* et a appartenu à la troupe de plusieurs tournées de Coquelin, en province et à l'étranger. Des offres lui étaient faites à la fois par le Gymnase et par l'Athénée quand on lui proposa la princesse Sita : elle accepta ce rôle avec empressement. Un des désirs profonds et intimes de Mlle Spindler est d'être à la Comédie-Française, même pour n'y jouer que des pannes. Présentement, elle est fort heureuse de la dignité qui lui est conférée ; elle se montre toute joyeuse de porter de belles robes étincelantes et de figurer dans le défilé sur un immense palanquin d'argent. Mlle Spindler est déjà auteur d'une pièce : un drame.

Si après cela vous vous plaignez de n'être point informés...

E. G.

M. J. L. Teste.
Colonel Barclay.

Mlle Spindler.
Princesse Sita.

M. J. Daragon
Corcoran.

Dessins de JOSE ENGEL.

Autour de la Pièce

LES RÉPÉTITIONS

Pour les répétitions, une partie de l'état-major du Châtelet — c'est-à-dire : M. Fontanes, grand directeur, M. Prévost, suprême régisseur, et M. Baggers, éminent chef d'orchestre — adopta fait est que ces messieurs étaient sur le pont.... Le dérangeait sous un petit melon bas, comme lui très

Pourtant, dans la salle, nulle installation spéciale scène ou communiquer avec elle ; on n'y dressa aucun sur tréteaux le chemin de planches que M. Rochard avait *pin*. La Direction se réserva le second rang de l'orchestre, et

Au début des répétitions sérieuses, le flottement était impor- du tirage se produisait ; la Direction indécise, dans la salle, et la scène, avaient de la peine à se mettre d'accord : les chefs de ser- à défendre contre toute observation leur spécialité et leur monde. n'était pas excessive. Lors de l'enlèvement de Sita, les séides la personnalité de Gémier, mué en docteur Russkaërt, ne trouvaient pour le lier qu'une ficelle insuffisante qu'ils n'attachaient point assez fort ; il fallait qu'on insistât afin qu'ils serrassent raisonnablement.

L'auteur proteste...

On dut changer les circonstances du rapt de la se précipitaient, mais nul, bien que Sita fut mignonne, alors à faire traîner rapidement la victime derrière anglais, Pougaud et Zeller, gaillards déterminés, mal- clay, et celui-ci se plaignait de la rigueur des que le mouchoir devant le baillonner fut moins

Les déploiements de figuration étaient diffi- conféré à certains comparses les incitait à prendre sible à l'ensemble. Dans la poursuite des fu- chevaux ; un soir, cet incident dura plus que montait un bidet rétif, et prétendait néan- au commencement des répétitons, un autre

M. Fontanes.

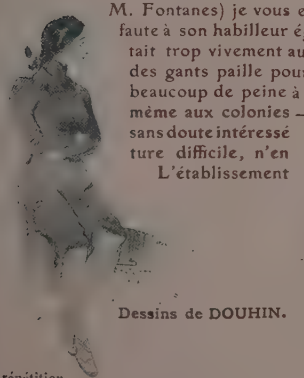
LE CAMP ANGLAIS.

ceux-ci. Les décors, d'ailleurs installés par les réputés praticiens Amable et Jambon, allèrent sans causer le moindre ennui, mais les costumes..... Aux séances réser- vées à l'examen des accoutre- pitre, emportés par leur désir partout ; on dut soustraire

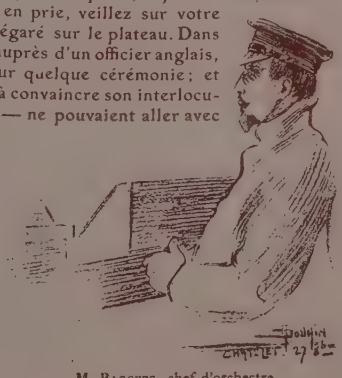
Quand, pour la pre- invités au garden-party du de voir ces dames corsetées, tées de toc telles des habi- demanda pourquoi l'on avait plaisants atours des dames européennes aux colonies ; mêmement Anglais — tous en casquette ou en chapeau — se montraient trop clémence du soleil des Indes. Quand vint le moment de pro- Mme Landolff se prodigua dans les coulisses, allant de-ci, de-là, bouffer une jupe, redressant chapeaux, casques et couronnes. variées donnèrent de tablature à l'experte dame..... Oh ! ces rent-ils des incartades ?... L'orchestre entamait la musique du trou..... Prévost ! Lucien ! criait M. Fontanes, et bien quoi ? ne sont pas prêtes..... A un autre moment, Rao ratait son guery ! appelait derechef le directeur, eh bien ? — M'sieu, les ment le gênaient, il a dû aller remettre ses bottines..... Bien !..... Sita ?...!! Albert ! Albert ! (dans la pièce, rajah Holkar) Albert !

M. Gavault.

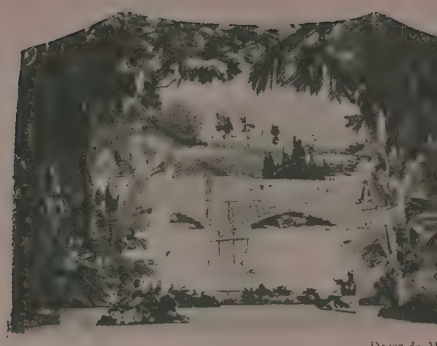
M. Fontanes) je vous en prie, veillez sur votre faute à son habilleur égaré sur le plateau. Dans tait trop vivement auprès d'un officier anglais, des gants paille pour quelque cérémonie ; et beaucoup de peine à convaincre son interlocu- même aux colonies — ne pouvaient aller avec sans doute intéressé ture difficile, n'en L'établissement



Dessins de DOUHIN.



M. Baggers, chef d'orchestre.



LES RIVES DE LA NERUDDAH.

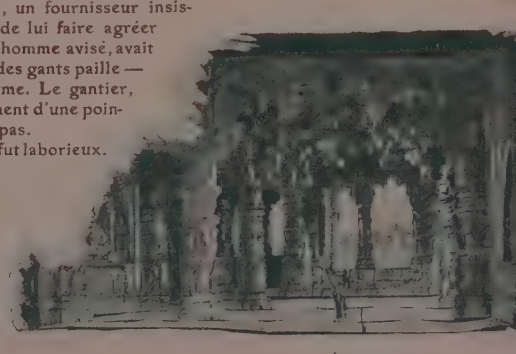
des casquettes type amiral. Le seul M. Judic allait, venait, se modeste. ne fut faite pour surveiller la guignol ; on ne remonta point innové pour conduire *Perlinpin-* encore....

tant, les choses s'arrangeaient mal, Régie trop indépendante, sur la vices tendaient le plus possible — L'audace de la figuration de Rao, sans doute intimidés par princesse ; au geste du traître des gens à turban ne pouvait la lever dans ses bras ; on songea les colonnes du Palais. Plus tard, au camp menaient trop énergiquement le colonel Bar- sévices exercés contre sa personne, demandait étroitement serré.

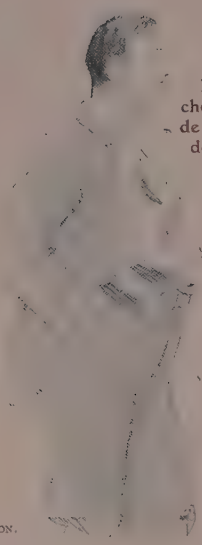
cultueux. Il semblait que la qualité d'officier une relative liberté de mouvements fort nui- gitifs, on arriva malaisément à régler les de raison, à cause d'un entêté lieutenant, qui moins devoir entrer le premier. Tout fait anormal se produisait dans cette même scène : ne voyait-on pas des fantassins parvenir à la pagode-abri des fuyards en même temps que les cavaliers lancés à la poursuite de Sita ? et comme ces soldats étaient trois fois plus nombreux que les hommes à cheval, on ne pouvait même pas supposer que ceux-là étaient montés en croupe de

M. Van Hamme
Maître de ball

on trouva que les peu soucieux de l'in- duire les danseuses, creusant un pli, faisant Ce que ces coiffures costumes en causè- ballet . . . . . paf ! un — Les *ballairines* (sic) entrée. Bresson ! Mar- babouches de M. Fro- — Où est la princesse (coup de casquette de fille ! — Plus tard, Corcoran manquait sa réplique, une loge, un fournisseur insis- aux fins de lui faire agréer l'officier, homme avisé, avait teur que des gants paille — un uniforme. Le gantier, au placement d'une poin- revenait pas. du ballet fut laborieux.



LE PALAIS D'HOLKAR.



M. Daragon.
Corcoran

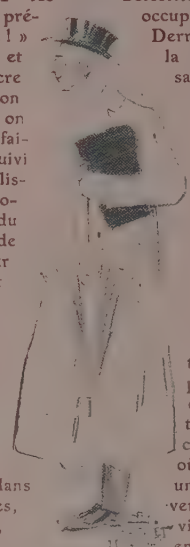
M. Van Hamme, homme colère, un peu lourd, et parlant mal français, mit beaucoup de temps à trouver des figures très ordinaires, et pourtant les marcheuses savent qu'il ne ménagea point les répétitions. Rien n'était drôle comme de voir le maître réglant telle partie de la danse où sont employés des oiseaux dorés, cachant un escabeau dans leur ailes : « Debout sur les bêtes ! » clamait M. Van Hamme, « fermez les bêtes!... » Ensuite, c'était des gardes porteurs de hautes piques qui prélesoccupaient son attention. « Devant vous les lances ! devant votre nez ! » Derrière le rideau, le ballet se prépa-rait pendant des heures, et la lumière électrique se répandait à profusion sur ce médiocre savoir faire.....

Le premier soir, où l'on essaya la danse sans costumes, dans le Palais merveilleux, on vit tout à coup s'échapper des coulisses un monsieur fa-sant des gestes fous, un monsieur qui, bientôt poursuivi sur toute la scène par les futures prêtresses du feu, glis-sait entre leurs mains, échappait à leur étreinte, se co-gnait aux portants, rebon-dissait enfin devant le trou du souffleur, pour y figurer une excessive pan-tomime italienne, nécessitant de grands heurts de la tête du sujet contre le parquet. Après coup, l'auteur demandant quel était cet homme, apprit non sans ahurissement que c'était un eunuque. Un eunuque dans l'Inde... vous pensez si cet exalté fut coupé...

Le grand défilé pour l'entrée triomphale occasionna un travail considérable et lassant. Les figurations énervées allaient cahin caha. On voyait, par exemple, des trompettes bleus prendre la tête de pelotons rouges. Des chevaux mal dis-posés virevoltaient, et la crainte de leur sabots entamait l'ordonnance de la population assistante. Des palanquins trop larges gênaient l'évolu-tion des chars à bœufs, et les invraisemblables manteaux du rajah et de Cor-coran triomphateur, soutenus par une grappe d'huissiers, ne trouvaient pas où se caser ; il fallait se résoudre à replier leur splendeur et à la tasser dans un coin.

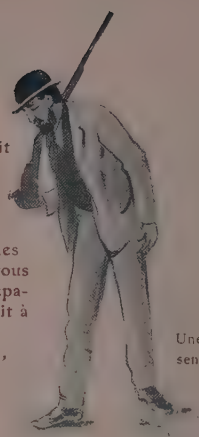
Dans les dessous, à travers les charpentes, vers trois heures du matin, on voyait des gardes, des Indiens de toute caste, fatigués ou assoifés, virer, errer à la recherche, sans doute, du trou à rats, établissant un périlleux passage entre les profon-deurs et le vestibule menant à la porte de sortie.

En vérité, le travail de *Corcoran* fut extra-ordinaire ; ses ré-sultats très brillants sont surtout attribuables à l'initiative avisée de l'auteur, M. Paul Gavault. Jamais il ne serait venu à l'idée de personne que ce par-fait spécialiste ès-vaudevilles et pièces modernes put être à même de ré-gler la mise en scène énorme et compliquée d'une aussi vaste machine. Pourtant Gavault s'est merveilleusement tiré d'affaire, et son montage de *Corcoran* demeurera fameux dans les annales des choses du Théâtre.



M. J. Périer.
Tapon-Vernouillet.

Mlle de Consoli
Danseuse étoile.



Une sentinelle.

Garde

Danseuse
de l'*Excentric C°*

L'AUTEUR DU ROMAN.

Le créateur du « Corcoran » ne fut pas un homme ordinaire. Sa personnalité d'écrivain alerte, spirituel, un peu paradoxal, s'accusa en nombre de circonstances.

Normalien, il abandonna l'enseignement pour les voyages ; ses excursions aux États-Unis sont demeurées fameuses. Journa-liste estimé, il collabora successivement à la *Presse* et au *Courrier du Dimanche*.

Lors des importantes élections qui eurent lieu à la fin du second Empire, il se porta candidat, dans le V^e^ arrondissement de Paris, contre Raspail et Garnier-Pagès, mais n'obtint qu'un nombre dérisoire de suffrages. Il ne fut pas plus heureux, dans la suite, à Aubusson, bien qu'il se donna comme un très chaud partisan de la République.

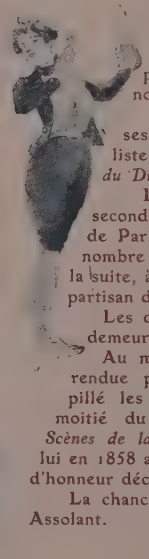
Les démêlés qu'Assolant eut avec Victorien Sardou sont demeurés célèbres.

Au mois de novembre 1873, il accusa, en une lettre rendue publique, Victorien Sardou d'avoir pillé les deux premiers actes et la seconde moitié du quatrième de l'*Oncle Sam* dans les *Scènes de la vie aux États-Unis*, publiés par lui en 1858 avec beaucoup de succès. Un jury d'honneur déclara son accusation mal fondée.

La chance ne favorisa jamais beaucoup Assolant.

E. G.

Charmeur de serpents.



M. Zeller,
Acajou.

MM. Pougaud et Zeller en *Minstrels.*

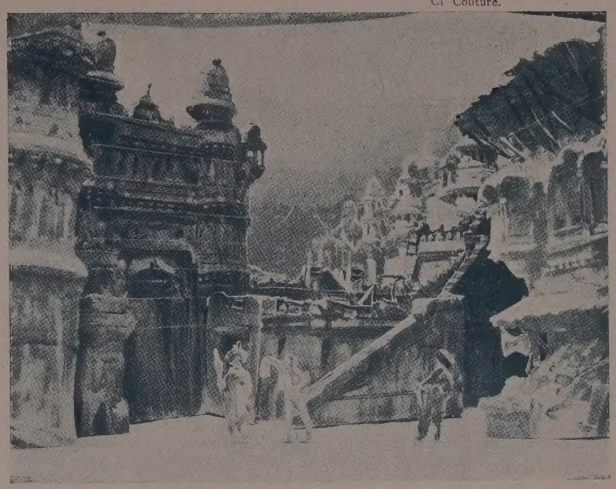
Danseuse en répétition

La Mise en Scène de Corcoran

Je mets « Corcoran » tout court, parce que c'est ainsi qu'au Châtelet tout le monde désigne la nouvelle pièce à grand spectacle de Paul Gavault, qui vient d'y réussir de si remarquable façon.

Donc, parlons un peu de la mise en scène de *Corcoran*. En outre de son actualité, le sujet est d'autant plus intéressant qu'il permet de montrer quels changements se sont produits, depuis un quart de siècle, dans la manière de monter et de régler les grands spectacles. Ce qui m'a frappé tout d'abord, à cet égard, c'est qu'il n'y a pour ainsi dire plus de changements à vue. Autrefois, on faisait deux, trois, quatre changements à vue successifs, — j'entends de complets changements de décors, et non des modifications — faisant tableau — dans l'aspect d'un décor persistant.

Cl Couture.



Décor de Jambon. LES REMPARTS DE BAGHAVAPOUR.

Mlle Louise Fleury.
Ballet 3e acte.

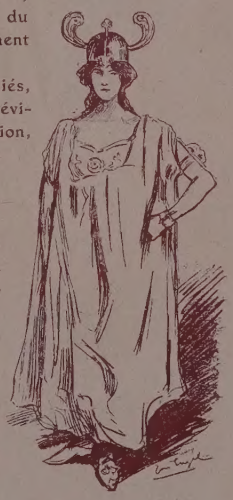
Cet ancien usage avait de nombreux inconvénients. Il nécessitait des décorations composées d'un simple rideau, derrière lequel on posait le décor suivant. Il me souvient, dans *Cendrillon*, d'une forêt de Chéret, qui ressemblait à un immense paysage, déroulé au premier plan de la scène, devant lequel le plateau n'avait pas deux mètres de largeur. En vérité, ce n'était plus là un décor. En étendant les bras, les artistes touchaient à des fourrés que la perspective faisait paraître à plus d'un demi-kilomètre au loin ! Et puis, il y avait parfois des à-coups dans la manœuvre des changements, les arbres immenses se penchaient d'une façon menaçante...

Sans compter qu'il fallait bien faire entrer en scène les machinistes chargés d'enlever les accessoires et les meubles des intérieurs. On les costumait dans l'espoir de ne pas détruire l'illusion, mais ils étaient si cocasses la plupart du temps que le public s'égayait dès qu'ils se montraient.

Aujourd'hui, tout cela est évité. Dès qu'un tableau est fini, l'on fait une nuit soudaine sur la scène et dans la salle, un rideau noir descend promptement, puis on donne la lumière sur la scène, les machinistes opèrent leur changement le plus rapidement possible (c'est ordinairement l'affaire d'une ou deux minutes, — le temps d'une ritournelle d'orchestre) ; — après quoi l'on refait la nuit, le rideau noir remonte, et le nouveau tableau paraît tel qu'il doit être, et réalise tout son effet du premier coup. C'est là un incontestable progrès, dont *Corcoran* a largement bénéficié.

Corcoran comporte vingt-quatre tableaux, tous soignés, bien étudiés, habilement plantés. M. Colombier, le chef machiniste du Châtelet, est évidemment un maître en sa partie. Il exécute ses manœuvres avec précision, sans perdre de temps ; il n'encombre pas le théâtre et laisse au metteur en scène toute la place nécessaire aux évolutions des masses, en lui ménageant des dégagements commodes et nombreux. Ses décors sont bien posés dans le cadre et n'attirent pas le regard d'un côté plutôt que d'un autre. C'est parfait.

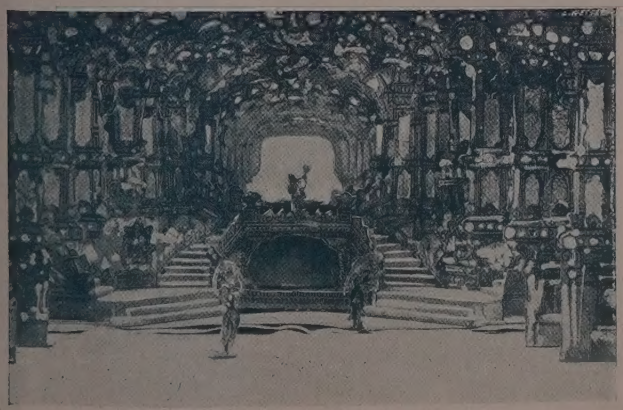
Pour les décorateurs, il faut les féliciter en bloc avant de détailler leurs merveilles. Ils avaient une tâche ardue : il leur était indispensable d'éviter la monotonie résultant de la similitude des milieux. *Corcoran* se passe exclusivement dans l'Inde, où l'architecture monumentale, pour fastueuse et variée en ornements qu'elle soit, n'en demeure pas moins uniforme. MM. Amable, Jambon et Bailly, ont surmonté la difficulté avec une adresse, une facilité de ressources qui méritent les plus sincères éloges.



Danseuse 3e acte.

Il serait fastidieux d'examiner leurs tableaux un par un. Je ne m'arrêterai qu'à ceux qui m'ont paru les plus remarquables, après avoir dit que tous ont une réelle valeur.

Cl. Couture.



Décor de M. Amable. LE PALAIS MERVEILLEUX.

Voici d'abord « Les Jardins du rajah Holkar », d'une belle harmonie en leur vaste profondeur, qui donne si naturellement la sensation de l'étendue : c'est là une superbe composition de M. Amable. Très jolie aussi la Clairière dans la forêt de MM. Jambon et Bailly, avec son antique pagode abandonnée, où grimpent et s'accrochent toutes sortes de plantes sauvages. Plus loin, le défilé des Gorges-Hautes, de MM. Jambon

Dessins de JOSE ENGEL.

et Bailly également, est de l'effet le plus pittoresque. Et le pont de l'« Albatros », — le bateau du capitaine Corcoran, — est lui aussi fort curieux, avec Baghavapour dans le fond.

Vu de loin, ce décor de MM. Jambon et Bailly réalise cet effet si rarement obtenu, d'un premier plan se découpant nettement sur un lointain très reculé, et cela sans plans intermédiaires.

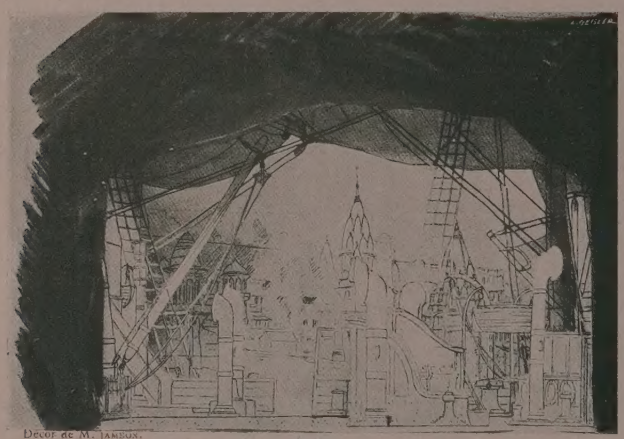
Mais voici les compositions les plus belles, à mes yeux du moins : les rives de la Nerbuddah, sur lesquelles est jeté un pont de charpente pittoresque à l'extrême, dont on fait sauter une arche à la fin du tableau : œuvre de MM. Jambon et Bailly.

Puis le Palais merveilleux de M. Amable, où a lieu le grand ballet hindou. C'est un décor énorme, à transformations, où l'on a multiplié des effets de lumière du genre de ceux que l'on voyait dans la célèbre salle des lumières de l'Exposition universelle. Colonnes transparentes, murailles fluorescentes, tout y est, sauf les glaces de l'Exposition. On y a même ajouté, dans l'une des transformations, l'escalier que M. Rochard nous montra pour la première fois, et dont l'effet ici est peut-être meilleur et plus « d'ensemble ».

Enfin, voici l'Entrée triomphale à Baghavapour, avec ses foules, sa fanfare, ses gardes, ses indiennes, ses danseuses, ses prêtresses, ses chars attelés de bœufs sacrés, ses cavaliers hindous, ses princesses, ses rajahs à cheval, et Corcoran, le triomphateur Corcoran, sur son coursier fougueux, les épaules couvertes d'un manteau immense dont quatre esclaves portent derrière lui la traîne. C'est d'un luxe royal.

Mlle Doriel,
Georgette.

Cl. Couture.



Décor de M. Jambon.

LE PONT DE L'ALBATROS.

Mais je veux mentionner particulièrement les tableaux où j'ai trouvé un goût encore plus artistique et délicat. Ce sont : le camp anglais, la terrasse du palais d'Holkar, les remparts de Baghavapour.

La terrasse du palais d'Holkar est remarquable par le panorama qui s'y déroule à perte de vue, sur les bords d'un de ces fleuves de l'Inde dont les eaux réfléchissent le bleu ineffable du ciel.

Pour le Camp anglais, de M. Amable, c'est un décor du plus vif intérêt, à la manière des décorateurs d'outre-Manche, dont l'artiste s'est inspiré pour obtenir cette netteté quasi géométrique des lignes, ces tons presque plats et comme lavés qui donnent tant de réalité au tableau, et font un si frappant contraste avec les verts de la végétation qui entoure les retranchements du camp.

A signaler l'ocre des terrains, la fuite des tentes dressées à l'infini sur la colline, et ce canon sur son affût, qui se découpe là-bas sur le gris de la toile. Il est impossible de mieux saisir et de mieux rendre cet aspect de régularité, d'ordre, de sécurité que doit réaliser un « paysage militaire ».

Enfin voici la merveille : les remparts de Baghavapour. Ce décor de MM. Jambon et Bailly est absolument beau, d'une poésie indicible.

C'est la nuit, une de ces nuits de l'Inde où persiste une sorte de lumière incertaine, qui promène sur les choses de faibles et vagues reflets. Les remparts de la ville comportent de nombreuses tours que surmontent de petits dômes émergeant d'une brume opaque. Là-dessus, un ciel sans étoile, un ciel bas, couleur d'ardoise, immobile et lourd. On ne sait quelle mélancolie vous étreint à la

Cl. Couture.

Décor de M. Amable.

LA PAGODE.

Mlle Dubois,
Royal excentric Co »

Dessins de JOSÉ ENGEL.

Cl. Couture.

Décor de M. Amable. LA PORTE DE KRISHNA A RAGHAVAPOUR.

vue de ce tableau nocturne, d'une justesse telle que les murailles paraissent vraiment énormes et massives. On sent qu'il ne doit se passer là que des choses graves, voire terribles ; les batailles humaines ont laissé dans ce lieu comme la trace de leurs péripéties tragiques.

Quant aux costumes de *Corcoran*, ils sont bien dans le goût moderne, si différent du goût d'autrefois.

Je n'entends point parler des costumes européens, qui sont vrais pour la plupart. En son uniforme d'officier anglais, M. Gémier nous a rappelé son général des *Gaietés de l'Escadron*, qui disait avec un air de détachement si curieux, chaque fois qu'il constatait une infraction à la discipline réglementaire : « Cela n'a du reste aucune importance ». Dans son déguisement de botaniste allemand, il s'est fort judicieusement coiffé, non du casque colonial, mais d'un chapeau rond que portent plus spécialement les missionnaires, — chapeau semblable à celui qu'avait chez lui, l'an dernier, M. Arvel, dans le Missionnaire d'*Une Blanche*.

Mlle Ridde.
danseuse écossaise
du *Royal excentric* et C°.

Mlle A. Le Gall
Royal excentric C

M. Périer s'est fait une tête bien amusante et fine pour représenter l'érudit Tapon-Vernouillet ; il est irréprochable sous l'habit à palmes vertes de membre de l'Institut.

Pour MM. Pougaud et Zeller, les deux gabiers amatelotés, l'un breton, l'autre nègre, ils sont parfaits et forment un contraste aussi comique que saisissant. En minstrels, ils sont désopilants, surtout M. Pougaud, avec son énorme ventre d'osier et les barbes de homard qu'il a sur les joues, et qui sont une trouvaille.

M. Liezer.
Le Vieux Rao.

Les costumes des personnages hindous sont à la fois riches et harmonieux, surtout ceux de Sita, qui font si bien valoir la beauté brune de Mlle Spindler ; ceux du traître Rao, que M. Froment porte avec la majesté farouche qui sied à un élève de Silvain ; ceux du rajah Holkar ; ceux aussi de Georgette, la soubrette européenne au service de Sita, où Mlle Blanche Doriel, exquisement blonde, révèle une nature si gaie, si mutine, sans abdiquer en rien sa grâce de jolie femme.

Les ballets et les défilés sont d'une grande richesse. Dans le grand ballet hindou, l'on a multiplié les accessoires typiques, afin de former des figures significatives.

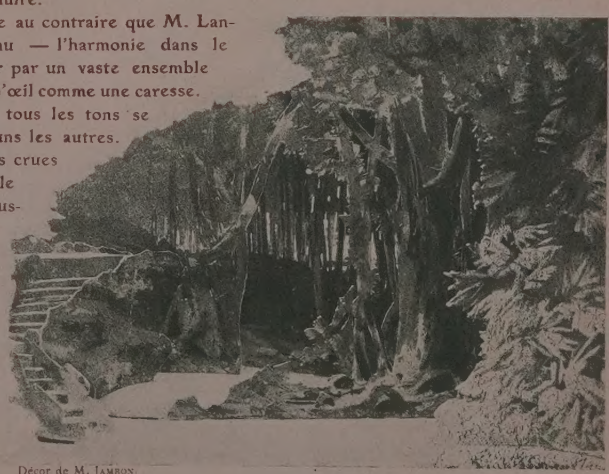
Pour les costumes des pelotons, on n'a pas suivi la méthode de Lacoste, dont ce merveilleux artiste avait tiré de si grands effets dans *Le Fandango*, *Le Roi de Lahore*, *Les Merveilleuses*. Cette méthode consistait à faire entrer successivement des pelotons de couleurs différentes et tranchées, qui formaient contraste sans toutefois se nuire.

Dans *Corcoran*, il semble au contraire que M. Landolff ait cherché — et obtenu — l'harmonie dans le fondu des tonalités, pour finir par un vaste ensemble dont le chatoiement soit pour l'œil comme une caresse. Cela fait penser à ces admirables cachemires de l'Inde, où tous les tons se fondent si délicieusement qu'on croirait qu'ils se pénètrent les uns les autres.

Par contre, le divertissement anglais est dans les tonalités crues si aimées des fils d'Albion. Rien de plus à effet que le double costume des « Modern-Style ». Imaginez dix danseuses en mousseline de soie relevée de rouge avec des chaperons à carreaux blancs et rouges. Les dessous sont en tulle noir, chaussons et maillots noirs. Et soudain, toutes dénouent leurs corsages à l'encolure, le font retomber comme un jupon, et se trouvent en corsage à carreaux rouges et blancs, pareils à ceux de la coiffure... Imaginez des croquettes de chocolat dont on ferait sortir la crème blanche et rose... On en mangerait !

Théodore MASSIAC.

Cl. Couture.



Décor de M. Jambon.
UNE CLAIRIÈRE DANS LA FORÊT.

La Mode au Théâtre

C'est entendu, les charmantes artistes qui ont interprété les rôles du *Cadre*, la pièce de M. Wolff, à l'Athénée, étaient délicieusement habillées, chapeautées, et elles faisaient valoir adorablement les toilettes créées pour elles.

Créées pour elles, est-ce bien le mot ? Hélas non. C'étaient des toilettes, des chapeaux généralement quelconques : de celles et de ceux que l'on voit, un peu partout, dans les réceptions, au pesage ; il n'y avait rien d'inédit, rien de spécialement pensé et voulu, rien de créé, pour tout dire, pour les actrices spirituelles et jolies qui faisaient, elles, une création.

Je trouve que les couturiers du jour traitent avec trop de laisser aller les reines de la rampe et qu'ils montrent une coupable indifférence à l'égard de la Mode. Ce n'est pas ainsi que leurs grands prédécesseurs comprenaient la Mode au théâtre. Loin de se borner à parer les actrices de toilettes courantes, si merveilleuses soient-elles — cela je le reconnais et je ne le discute pas — ils songeaient à rehausser leur beauté et leur charme par des révélations sensationnelles ; ils les revêtaient de costumes adaptés à leur personnalité et selon l'esthétique de chacune. Et le triomphe de ces couturiers était si manifeste, que le théâtre alors imposait les Modes, tandis qu'il se borne à les refléter aujourd'hui.

Je vois bien que nombre de grandes actrices n'entendent pas subir les fantaisies du couturier ; elles se moquent de ses indications, ne tiennent nul compte de ses préférences ; elles lui imposent leur volonté, se font exécuter les toilettes qu'elles ont rêvées et combinées elles-mêmes ; au besoin, elles font défaire et refaire, jusqu'à ce qu'elles aient obtenu la satisfaction voulue, la réalisation de ce qu'elles ont décidé.

Et ce sont ces toilettes là qui portent ; la foule des élégantes les saluent avec enthousiasme, les admirent et finalement les imitent.

Voilà une nouvelle Mode créée qui va s'en aller, de par le monde, ajouter une auréole à la gloire de l'actrice parce qu'elle se présente, et c'est toute justice, sous le couvert de son nom et de sa célébrité. N'est-ce pas ainsi que nous avons eu la toque et la tunique et tant d'autres. Je n'ai besoin de citer aucun nom, les lectrices sauront bien, sans y réfléchir longuement, en retrouver une collection dans leur mémoire.

La conclusion de ceci est, qu'à mes yeux, toute actrice a le devoir de combiner elle-même la toilette qu'elle juge le mieux convenir à son rôle et à sa personne. Elle n'a pas à se préoccuper de la mode reçue et acceptée puisque, pour revenir à la saine tradition, c'est elle qui doit en imposer une.

On dira, mais toute toilette créée par une actrice ne sera peut-être pas susceptible de plaire aux élégantes et d'être adoptée par elles ? De ceci je ne suis nullement inquiète, parce que je sais à l'avance, qu'obéissant doublement au désir, à la volonté de plaire comme femme et comme artiste, toute reine de la scène saura s'habiller d'une façon impeccable et mettre, en un exquis relief, les hardiesses ou les fantaisies de toilettes, qu'elle aura cru pouvoir se permettre, avec son tact accoutumé.

VICOMTESSE DE RÉVILLE.

Livres à lire

≈ Le gros effet produit par la nouvelle pièce du Châtelet prête de nouveaux attraits aux *Aventures authentiques du capitaine Corcoran*, publiées par Alfred Assolant, en 1865, chez Hachette. C'est un ouvrage bellement imaginé, animé par le mouvement fou d'aventures héroïques, d'exploits audacieux. Nous tous qui lûmes les deux tomes de *Corcoran*, dans notre petite enfance, nous rappelons avec plaisir les miraculeuses interventions de la tigresse Louison et les farces souvent sanglantes que le terrible capitaine faisait aux Anglais. L'ouvrage est illustré de nombreuses vignettes d'Alfred de Neuville. HACHETTE, éditeur.

≈ Vient de paraître à la librairie Albin Michel, rue des Mathurins, *La Vieille*, le drame si vrai, si poignant de notre cher collaborateur Henry Fransois, dont le succès au Grand Guignol, on se le rappelle, fut énorme.

≈ C'est un roman captivant, d'une psychologie très fouillée, que *L'Argent de l'Autre*, le nouveau volume de Charles de Rouvre, qui vient de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy.

≈ *La Maison du péché*, prestigieux roman d'amour, de Marcelle Tinayre, est fort discuté ; on parle beaucoup à son sujet : c'est une preuve de gros succès.

≈ Dans *Le Chanoine Moïse*, récemment paru chez Fasquelle, B. Guinaudeau a raconté les aventures du célèbre chanoine Rosenberg. C'est d'une brutale actualité.

≈ Orangée et blanche, la couverture de *Josette*, le roman de Paul Reboux, édité par Ollendorff, se distingue aux vitrines des libraires. Elle met parmi les volumes — comme *Josette* dans la littérature d'aujourd'hui — une note originale, claire et vigoureuse.

≈ Le sujet de *Chez les Ilotes*, le nouveau roman de Jules Hoche, est très clairement indiqué par son titre « Amours extrasociales ». C'est l'histoire, dans un cadre très curieux et tout à fait nouveau, des liaisons d'un jeune *bourgeois*, non avec les midinettes élégantes des industries de luxe, mais avec de véritables ouvrières, filles d'artisans, en lutte avec la misère et la faim.

≈ Dans la série des *Minutes parisiennes*, Gustave Geffroy publie *Belleville*, tragédies et comédies de faubourg. La foule — l'ouvrière, le petit propriétaire, la mère, le souteneur, Gambetta rue Saint-Blaise — autant de récits d'une émotion dramatique et d'une grâce légère.

≈ C'est du roman de Tolstoï : *Résurrection*, publié chez E. Flammarion, traduit par Halperine Kaminsky et illustré par le grand peintre L. Pastermak, qu'est tiré le beau drame joué en ce moment à l'Odéon.

≈ Au moment où les polémiques renaissent autour du roman des illustres « Amants de Venise », on lira avec un intérêt passionnant les *Lettres de George Sand à Alfred de Musset*, dont les éditeurs Calmann-Lévy viennent de faire paraître une nouvelle édition. C'est la seule publication *in extenso* de cette célèbre correspondance.

Le Directeur-Gérant : L. GEISLER.